

Quand finit la jeunesse : [suite]

Autor(en): **Marcel, Etienne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 4

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189651>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Oui, deux cents marcs environ, répéta le voyageur avec un aplomb superbe.

— Soit, monsieur les aura. Cent quatre-vingt-huit marcs ! Au moins, monsieur, pas un mot de tout ceci ; cela me coûte assez cher ainsi. Quelle journée, mein Gott, quelle journée ! et il sortit en chancelant.

— Splendide journée ! murmura le voyageur resté seul. Sitôt prêt, je file à Bâle. Et vogue la galère ; bien fin qui me rattrapera !

(25 déc.)

C. J-C.

A tsacon son meti.

« A tsacon son meti, et lè vatsès saront bin gardâès », s'on dit, et çosse l'est bin veré, kâ ne faut pas qu'on ramouneu aulè queri à màodré et ni qu'on monnâi fassè lo mârchand dè tserbon.

Lo cousin Jules à me n'onclio Sami est on tot fin mârchand dè vatsès, que cognâi tot asse bin lè z'ao-maillès qu'on protioreu la loi su lè subastachons, et que roudè totès lè fairès, tant quiè mémameint pè la Comtà et su France, et ma fâi y'ein a pou que pouéssont lâi appreindrè oquiè, rappoo à son commerce, kâ lè cognâi totès et iena per dessus.

Se s'ein étâi tenu à son meti, s'ein sarâi mi trovâ, et n'arâi pas vu lè z'étâilès ein pliein midzo, coumeint cein lâi est arrevâ y'a on part dè teimps, quand l'a volliu fèrè boutséri. L'avâi eingraissi on caïon, et na pas preindrè on tiâ-caïon po administrâ se n'anglais dè Payerno, l'a volliu cein fèrè li-mémo avoué son valet, qu'avâi z'ao z'u étâ dein lo défrou, et que sè peinsâ d'assomâ lo bétion à la mouda dè la vela, dévant dè lâi pliantâ lo couté ao cou. Po cein, l'avâi prâo réson, kâ po derè la vretâ, cein fâ maubin dè vairè pliantâ cé couté tandi que lo pourro portset, onco viveint, fâ dâi dzevetâfès, dâi sielliâfès et dâi ranquemellâfès à vo remoâ lè boués dè pedi, et quand on vâi ressailli ellia lama tot einsagnolâie et piclliâ cé sang dein lo seillon, vâi mâ fâi se cein ne vo fâ pas veni la pé dè dzenelhie.

Quand don l'ont vollieu mettrè bas cé animau, lo valet à Jules preind onna maillotse po éterti la bête ; mâ quand l'a prâi se n'eimbriyâte po lâi bailli on bon pétâ, *crac!* lo mandzo dè la maillotse sè trossè, et lo maillot sè va reimbotsi contrè la frimousse dâo père, drâi su lo naz, que ma fâi lo pourro diablo a vu tot épéluâ, et que l'a du sè demândâ se son valet lo pregnâi po lo caïon.

— « Se te ne sâ pas mi tiâ lè caïons què cein, ne faut pas t'ein méclliâ ! » se fe à son valet ein bordeneint, et ein portant la man ique iô cein lâi fasâi mau, et lo pourro coo, tot étourlo dè cé atout, a du s'eetimâ ben'ézo d'être onco ein viâ.

Ora, ditès-mè vâi on pou : n'arâi-te pas mi fé dè preindrè on tiâ-caïon et dè sè conteinta d'allâ bliossi lo couâi dè sè vatsès et dè vairè se tsaquena avâi 'na balla cornire, on bio quiuâ et se l'avâi lo livro franc dâi quatre tétets ? kâ, vâidè-vo : à tsacon son meti dein stu mondo.

QUAND FINIT LA JEUNESSE

VI

Tandis qu'affaissée dans un fauteuil elle balbutiait ces mots, elle entendit marcher dans le salon près de sa chambre, et, une seconde après, on frappa timidement.

— Qui est là ? Que voulez-vous ? — s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée.

— Madame... je ne voudrais pas vous déranger ; mais pourtant... si vous vouliez venir?... Il me semble que la petite est bien mal.

A ces mots, Gabrielle se leva en chancelant et alla ouvrir à la nourrice.

La pauvre femme, debout devant elle, avait le teint pâle, les lèvres tremblantes, les yeux gonflés ; il était aisé de voir qu'elle était accablée par le chagrin et l'inquiétude.

— Je vous en prie, dit-elle, — venez, Madame, voir l'enfant. Cette pauvre petite n'a fait que crier tout le jour. Vers le soir, cependant, elle s'est assoupie, mais bientôt elle s'est réveillée en poussant un cri affreux, et puis ses petits membres sont devenus tout raides et ses joues violettes. Elle ne remue plus, elle ne voit plus, et encore elle a bien de la peine à souffler.

— Vite, qu'on coure chez le docteur ! — dit Gabrielle, en s'élançant dans l'escalier qui conduisait à la chambre de la petite.

Elle pensa bien aussi, un instant, à envoyer appeler Alfred. Mais Alfred, qui accompagnait rarement sa femme dans les bals dont il était las, passait toutes ses soirées à son cercle et n'en revenait que fort tard.

La jeune mère se trouva donc seule, effrayée, tremblante, auprès du berceau de son enfant. Et ce qu'elle y voyait, ce qu'elle y pressentait, était certes bien fait pour l'abattre, et, peut-être, pour la foudroyer.

Comme l'avait dit la nourrice, la pauvre petite n'avait plus de couleur, plus de voix, plus de regard. Ses petits poings étaient crispés, ses lèvres serrées et bleuies. Parfois elles s'entr'ouvraient avec peine pour laisser passer un souffle faible, rare, haletant ; on eût cru voir alors se pâmer le bec rose d'un petit oiseau qui se meurt. Le front, pâle et glacé, déjà égayé de quelques boucles brunes, était humide d'une sueur froide et épaisse, dont les gouttelettes semblaient se fixer sur la peau. Par moments, une brusque secousse agitait les membres frêles, et puis ce pauvre petit corps reprenait sa raideur et son immobilité. Aline n'était pas morte encore, mais, en voyant sa pâleur, en écoutant son souffle, on pouvait bien se dire qu'elle allait bientôt mourir.

C'était là ce que voyait Gabrielle, agenouillée, penchée sur le berceau, les regards fixes, la bouche muette, les mains crispées. Tandis qu'elle regardait la pauvre petite fille, mille douleurs nouvelles s'éveillaient pour la déchirer, et une voix navrante murmurait dans son cœur :

— « Regarde cette enfant, cette enfant qui va mourir. Elle t'avait pris, vraiment, ta santé, ta beauté, ta force, mais elle te les aurait payées en baisers, en espoirs, en amour. Tu te serais, avec joie et orgueil, retrouvée dans ses traits purs, dans ses beaux yeux. Elle t'aurait dit bientôt « Petite maman » dans un de ses plus doux sourires. Et rien qu'avec ces deux mots-là, elle t'aurait rendu, la fée charmante, toute ta gloire, ta jeunesse, et les charmes des jours passés. C'est là qu'était ton vrai trésor, ton avenir, ta vie... Mais tu as tout négligé, tout méprisé, tout méconnu. Et maintenant, pour te punir..., voici ta jeunesse qui disparaît, ton trésor qui s'en va, et ta vie qui s'envole ! »

Et, tandis qu'elle se tenait toujours là, à genoux, ses mains tréblaient, ses lèvres se serraient et ne parve-

naient plus à s'ouvrir, sa poitrine se gonflait, ses yeux brûlaient. Soudain il en jaillit des larmes; puis son regard se leva comme pour chercher le ciel, ses lèvres commencèrent à s'agiter. L'excès de son désespoir lui avait appris la prière; la prière bien connue dans l'enfance et oubliée depuis longtemps, parce qu'on n'en a pas besoin dans les salons ni devant sa table de toilette. Et ce fut avec un cœur brûlant, une âme humiliée, qu'elle joignit, toute tremblante, les mains, en s'écriant:

— Mon Dieu, ayez pitié de moi!... Si vous voulez me punir, enlevez-moi ce que j'ai follement aimé. Prenez-moi ma beauté, ma richesse, ma jeunesse et ma force; mais laissez-moi mon vrai trésor, conservez-moi mon enfant.»

Et quelques larmes brillantes, larmes pieuses, larmes tendres, rosée divine de la maternité, tombèrent des yeux brûlants de la mère sur les joues de la petite fille... Mais quel bonheur! Aline les sentit, son petit visage tressaillit, et elle fit un effort pour ouvrir ses paupières. C'était le sentiment qui revenait, et, en même temps, le mouvement, la chaleur, la vie peut-être.

(La fin au prochain numéro).

Oeufs en matelote. — Versez dans une casserole un quart de litre de vin et autant de bouillon; ajoutez pour l'assaisonnement un bouquet garni, un oignon, une gousse d'ail, sel, poivre et épices. Faites bouillir dix minutes, puis retirez le bouquet, l'oignon et la gousse d'ail. Ceci fait, cassez vos œufs dans le liquide bouillant, autrement dit, pochez vos œufs l'un après l'autre. A mesure que vous les retirerez avec l'écumoire, vous les disposerez sur des croûtons de pain grillé disposés dans un plat. Il ne vous restera plus qu'à réduire le liquide sur le feu, à le lier avec du beurre frais manié dans la farine et à verser cette sauce sur les œufs.

Réponses et questions.

Les mots du passe-temps de samedi sont: Lodève, Orléans, Riom, Falaise, Vesoul, Espalion, Senlis. — Ont répondu juste: MM. Blanc, Lausanne; Duboux, Cully; Gonnet, Vuarrens; Bastian, Forel; Abrezol, Genève; Pavillon, Coinsins; Cottier, Gimel; Wagner, Berne; Lavest, St-Aubin; G. Duparc, Genève. Le tirage au sort a donné la prime à ce dernier.

Logogriphe.

Lecteur, je suis avec ma tête
Non moins utile que sans tête;
Près de moi, quand je suis sans tête,
Je vois souvent des gens de tête
Fatiguer ou perdre leur tête.
Ceux que je sers avec ma tête
Me quittent plus libre de tête.
Chose incroyable! étant sans tête,
J'ai des pieds, mais avec ma tête,
Lecteur, je n'ai ni pied ni tête!

Prime: Un agenda de poche.

Boutades.

Monsieur et Madame veulent divorcer, ou tout au moins se séparer, pour cause d'incompatibilité d'humeur.

En conséquence, ils ont été appelés en conciliation devant M. le président du tribunal.

A peine assis, tous deux prennent la parole en même temps et se mettent à crier dans les oreilles du juge:

— Monsieur, c'est bien décidé, je ne veux plus, je ne peux plus vivre avec mon mari!

— Monsieur, c'est bien décidé, je ne veux plus, je ne peux plus vivre avec ma femme!

Le magistrat, quelque peu ahuri:

— Bon, très bon... Mais alors, de quoi vous plaignez-vous? Vous êtes parfaitement d'accord!

Conversation entre deux époux, entendue la veille de l'An, dans la rue de Bourg:

— Veux-tu que je t'offre quelques sucreries, bichette,... un cornet de fondants?...

— Mon ami,... j'aimerais autant un bracelet.

La livraison de janvier de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient: Les Vanderbilt et leur fortune, par M. Aug. Glardon. — La Carrochonne. Nouvelle, par M. A. Bachelin. — Les expériences d'un maître d'école allemand, par M. François Dumur. — L'aventure de l'étudiant. Récit alpestre, par M. J. des Roches. Eugène Rambert. Souvenirs personnels, par M. Ed. Tallichet. — En mauvaise compagnie. Quelques pages de mon enfance, par M. Wladimir Korolenko. — Chroniques parisiennes, allemande, anglaise, russe, suisse. Bulletin bibliographique.

Bureau chez M. Georges Bridel, à Lausanne.

THÉÂTRE. — La soirée de jeudi dernier a été pour notre troupe un des plus grands succès de la saison. Une salle comble a prouvé combien notre public tenait à témoigner sa sympathie à Mme Chéry, l'artiste si distinguée au bénéfice de laquelle la représentation était donnée. Mme Chéry et M. Gaugiran ont interprété magistralement les deux derniers actes de la belle pièce de J. Claretie, le *Prince Zilah*. De chaleureux applaudissements leur ont assez témoigné la satisfaction de tous, et à chaque entrée de l'aimable bénéficiaire, de nombreux bouquets jonchaient la scène. — Nos justes éloges aussi aux autres rôles, qui ont été fort bien tenus.

Bon nombre de personnes, qui n'ont pas pu assister à cette représentation, apprendront avec plaisir, que le *Prince Zilah* sera donné une seconde fois demain 23 Janvier, avec le concours de Mme Chéry et de M. Gaugiran. Il n'est pas nécessaire de recommander ce spectacle, qui aura sans doute le même succès que jeudi. Il sera terminé par le *Truc d'Arthur*, comédie bouffe en 3 actes.

L. MONNET.

LIBRAIRIE NATIONALE, Tranchées-de-Rive, 3, GENÈVE

EN SOUSCRIPTION:

LA SUISSE

Etudes et Voyages à travers les vingt-deux cantons

par J. GOURDAULT.

Grande édition de luxe in-4°, ornée de 825 belles gravures.

Cette édition est la plus riche qui ait été faite sur l'histoire et la description de la Suisse; elle paraît en livraisons au prix de 1 franc et sera complète en 90 livraisons. On peut recevoir la 1^{re} ou les 2 premières livraisons à titre d'essai. Envoi gratis et franco du prospectus.

Des représentants sont demandés. OL.195.G.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD ET V. FATIO